

Seul au monde

J'aimerais me lover dans ton oreille
Un nid à l'écoute du monde
Des arcs-en-ciel d'arpèges chromatiques

J'aimerais toucher l'infini de tes seins
Et dévisser le ciel
En deux saisons distinctes

Comment exonérer ce corps
De forêts et de broussailles
D'huile et de vinaigre sauvage

Et la lune couchée dans le miel d'autrefois
Virgule de l'absurde
Dans les sentences de la nuit

Une abeille éclot d'un homme
Une œuvre de peau charnue
Qui ferme les paupières du rêveur

Un coq castré de ses ergots
Chante la voie lactée
Dans le crissement des pattes d'insectes

Une vie entre deux persiennes
Qui couche ton sang sur des tissus
Pour saluer au crépuscule les aubes perdues

Aimer n'est rien d'autre que crier
Ce que nous souffrons d'être

Dis ! Tu m'entends ? Tu m'écoutes ?

Articule mieux tes doigts, n'exagère pas tes lèvres.

Nom de Dieu, je suis sourd. Tu comprends ?

Un accident de voiture à l'âge de six ans. Six, tu vois mes doigts, six ans. Une voiture contre un gamin. Que veux-tu faire ? Le choc de ce corps d'enfant contre la calandre d'une automobile bleue qui roule à grande vitesse, en pleine agglomération, un combat perdu d'avance. Je peux te dire que j'ai gesticulé durant ces quelques secondes de vol plané entre la vie et la mort. Et puis le bitume. Dur. Froid. Et le coma. Là, je n'ai plus rien dit, plus bougé. Entendu quelque chose ? Peut-être. On devait certainement me parler. Mais je ne m'en souviens plus. Ou ne veux pas m'en souvenir.

Articule mieux tes gestes, je n'entends pas leur sens. La phrase doit être souple, fluide, déliée. Je ne supporte plus tes hiéroglyphes ni tes pictogrammes. Ils me blessent. Je bute contre tes mots, contre ton verbe. Babel après Babel. Au début était le verbe pourtant dit-on. Mais il faut l'arrondir, l'adoucir, l'ébarber de ses aspérités, le désarmer, le faire sortir de nos querelles et de nos guerres, le ramener à son état originel, celui qui raconte des histoires d'amour et d'improbables rencontres.

Je te glisserai des poèmes dans la bouche pour que tu me dessines des arabesques.

J'écouterai ainsi le monde à travers un tamis de sable, écouterai le monde avec l'œil de verre brisé d'un vieil aveugle désemparé, écouterai le monde comme s'il n'était qu'une collision de galaxies. Sinon, où iraient mes paroles ? Entre le marteau et l'enclume ? Entre le vestibule et l'étrier ? Notre tête est faite de tant de chambres, d'antichambres, de boudoirs, de dépendances et d'alcôves.

Un brouhaha inutile comme un voile blanc sur la nuit des sens.

Tiens, prends ce coquillage ramené des grands fonds de l'océan. Colle-le contre ton cœur et écoute le bruit de la mer. Son flux et son reflux, la houle qui parle de l'histoire des hommes et de leurs naufrages. Entends-tu le bruissement du sable sous la vague ? Entends-tu le cri de ceux qui ont péri en mer ? Entends-tu le silence de l'infini et des étoiles après que sont passés les cargos emplis de marchandises et d'êtres vivants ? Le silence est un cri d'une telle violence.

C'est un monde de vibrations. Je me sens balloté en tous sens contre les récifs des immeubles qui longent le boulevard en bord de mer. L'équilibre n'est qu'une suite de petits déséquilibres. Je me sens comme un funambule sur la corde des mots. Mais leur amplitude est trop grande maintenant, comme si la houle ne cessait de gonfler et de tout vouloir emporter avec elle. Je me heurte à tout et ce mouvement de pendule qui me fait sentir la résonance du monde. Il y a un quartz qui pulse au centre de la vie et qui se réverbère contre chaque objet.

Ce serait comme prendre contre son ventre un avion de ligne et attendre qu'il passe.

Paris/New York, Venice -USA-/Berlin, Vancouver/Moscou. N'est-ce qu'il ne passera pas. Je le tiens serré comme on serre un être aimé contre soi et il ne s'envolera jamais plus, sinon peut-être dans mes rêves.

Tu vois tout ce qu'un coquillage peut dire.

Ne détache pas les lettres. C'est un vrai jeu de Mikado. On dirait du cunéiforme. Babylone sera donc toujours à notre porte et ses jardins suspendus. Sois plus levantine, élargis le spectre de tes bras, chante-moi les mots en dansant. Je veux les voir couler, les voir rouler, se dévider comme une pelote de laine aux tons chauds. J'aimerais qu'ils soient de ouate et de suif, effrayants comme une installation de Joseph Beuys. J'aimerais que tu susurres à mes yeux le souvenir des internements et des cellules capitonnées. Je ne ressens plus d'urgence.

Les baguettes du restaurant chinois au coin de la rue sont devenues molles comme des nouilles. Le monde se déforme, ventre mou lui aussi. Tout ce qui chute le fait sans un son. Les oiseaux ne chantent plus. Tu comprends. Les oiseaux ne chantent plus. Qui a dit d'ailleurs qu'ils le faisaient ? Je connais les mélodies et les chants. Ils résonnent depuis si longtemps dans ma tête que je pourrais presque en inventer de nouveaux et les partager avec toi. Ouvre un peu plus tes lèvres. Je les regarde et aimerais les embrasser. Montre-moi tes dents. Je les regarde et aimerais les mordre. Entre elles je glisserai le cantique des cantiques. *Qu'il me baise des baisers de sa bouche*. Je suivrai du bout de ma langue l'ourlet de ta gorge. La plongerai au plus profond de ton corps pour remuer tes entrailles et entendre les paroles écorchées des ruines de la vie. J'entrerai dans ton sexe, dents, pieds, ongles pour avouer tout ce que je ne sais exprimer. Il est des prisons dont on ne sort jamais.

Tu ne devrais pas tant te maquiller. Ton visage ressemble à un tableau fauve. Le regard s'y perd. On dirait les ocres de Chamarel ou, selon la lumière ou ta façon de bouger, un tableau de Seurat ou de Chagall.

Quand j'écoute mon visage, je n'y vois qu'une toile de Soulages. Il se lit dans ses variations de noirs ; peines de l'âme qui se rident avec l'âge. J'aimerais crier des couleurs joyeuses, mais ne sais que m'écorcher et me retourner comme un vieux gant de charbonnier.

Comment cries-tu toi ? Il paraît que les cris ajoutent à la jouissance. Est-ce vrai ? J'imagine la sueur de ton corps, le souffle de ta respiration, le tressaillement de ton corps, tes yeux qui se ferment, qui se perdent et s'opacifient dans la jouissance. J'imagine le plissement de ton visage et ses rides qui se mettent à rire dans la confusion des comédie de la vie. Je m'assois sur la marche d'un trottoir et regarde passer le monde.

S'agiter ne sert à rien. C'est mettre tout en désordre. Offrir au hasard le droit de parler avec des inconnus et leur offrir des mots qui forment des phrases sans queue ni tête. Je préfère garder mes mains dans les poches. C'est ma façon de ne plus penser, de ne plus espérer, de ne plus entendre. J'imagine que les mots sont comme des feuilles de papier que l'on froisse le soir avant de se coucher. Et c'est ce que je fais, abruti sur un lit de béton, jetant à la poubelle le brouillon d'homme que j'ai toujours été, espérant savoir ou seulement pouvoir me reconstruire le lendemain et écarter de mon visage les traits de fusain qui l'ont hachuré jusqu'à le rendre plus transparent qu'un fantôme. Mais tu le sais, les hommes envoyés au front ne sont des tentatives pour évoquer le cubisme, cet art de tourner autour de la personne pour la décrire ou la détruire.

Ne me touche pas. Pas tout de suite. Je pourrais trop bien te comprendre et tes mains me déchireraient le foie. L'approche est une danse. Et tu devrais le savoir la danse traduit, en mouvement, la poésie des sentiments. Elle dit par les gestes ce que les mots ne savent exprimer. Elle est une flamme insaisissable sur l'eau de cette rivière nonchalante sur laquelle nos corps, à moitié morts, naviguent vers d'improbables destins. C'est mon ami Federico Garcia Lorca qui me l'a enseigné.

Sais-tu seulement danser ? Non. Tes pieds bougent trop vite ou trop lentement. Comme un cœur au galop et qui s'arrête brusquement, qui rue, qui trotte, qui renâcle. Le rythme de tes hanches est une vraie cacophonie, une esquisse maladroite, un brouillon qui me ramène à ma propre condition de brouillon. Ce pourrait être une partition de Xenakis peut-être ou de Messiaen. Tes jambes et tes bras tricotent la folie de l'histoire des hommes. Mais on ne sort jamais heureux de ces combats. Même victorieux. Le corps halète, transpire, jusqu'à l'épuisement. Le souffle est rauque, les gestes ralentis, désordonnés. Danser parfois est à l'image d'un acte d'amour ou d'un champs de bataille. Mais y a-t-il entre ces deux extrêmes tant de différences ?

Oh là, arrête, on dirait que tu craches des gravats. Je sais, le monde est en ruine, mais ce n'est pas une raison. Pense au mime Marceau, à Buster Keaton ou à Charlie Chaplin. Là, c'est mieux, c'est bien. Tes yeux sont comme des ponctuations ou des accents. L'arc de tes sourcils des virgules, des point d'interrogation ou d'exclamation. Ils ornent le langage, le fleurissent, rendent le silence moins désert. Imagine être aveugle, ne savoir comment le taxidermiste a figé une expression ou une autre sur ce corps empaillé, imagine ne plus trébucher sur les mots et les notes, mais sur les tableaux et les statues.

Regarde ce violoncelliste qui gesticule vainement sur son instrument. Il est absent au monde lui aussi. Trop investi, trop passionné. Son visage est une véritable partition. On pourrait y écrire un oratorio ou une fugue. Son archet va et vient sur les cordes en une joyeuse et macabre danse des morts aux mouvements éthérés et étrangement aphones.

Ça ferait quoi de vivre sur la lune ? Ou sur mars ? Ou dans le vide intersidéral ? Je vois ta pupille qui s'illumine par instant. Reflets d'étoiles et de soleils, loin, très loin dans la galaxie. J'y décèle un rien de détresse et ta paupière qui cligne comme un sémaphore. Trois points, trois traits, trois points. Je n'ai pas besoin de sous-titrage, tu demandes de l'aide, tu appelles au secours et je ne pense absurdement, en ce moment précis, qu'à te faire l'amour, ne sachant pas même si ton corps y consentirait.

Tu as raison, nous devrions modeler notre propre planète, notre propre monde. Tu devrais faire de la sculpture. Apprendre à maîtriser la matière, à caresser de ton ciseau la douceur du marbre, apprendre à faire jaillir de tes doigts des éclats de pierre pour laisser ensuite tes paumes en épouser les formes. Apprendre à suivre la veine pour en comprendre les courbes avant d'en effacer les épaufrures en un lent polissage plein d'amour et de bienveillance. Le geste doit traduire l'intention et redonner au verbe son état brut antérieur avant de l'apaiser. Laisse la sensualité t'envahir, laisse tes mains créer ton désir, abandonne-toi entière contre le granit ; la roche est parfois plus vivante que nous-mêmes. Tu vois, il y a un être qui naît entre tes mains et il t'observe déjà avec la curiosité d'un enfant. Ainsi pourras-tu peut-être pareillement sculpter le langage, te glisser entre Giacometti et Rodin, entre Brancusi et le Bernin. Les mots aussi sont faits de granit.

Je pourrais en cet instant me tenir tout entier dans le creux de ton ventre.

J'aime regarder tes yeux qui crient le désespoir de ne pas comprendre. J'aimerais les embrasser, les gober, les faire virevolter au sol dans un jeu de quilles et entendre leur roulement sur le bois clair de la piste de bowling. Mais je n'entends rien. Il y a juste sur ton visage le ridicule de la peur et de la colère qui transparait dans le rictus que tu cherches à cacher. Peut-être aussi un peu de honte à te sentir si différente.

Il paraît que je couine parfois. De petits cris de musaraigne ou de campagnol. Mon oreille ne perçoit rien de cela. Les sons restent prisonniers dans mon crâne et ils font à certaines heures un vacarme épouvantable.

Dans ma tête les osselets s'entrechoquent. Une main inconnue les fait tressauter dans sa paume avant les jeter haut dans l'univers et qu'ils ne rebondissent sur le tambourin du monde, à l'orée de mes tympans. Tout cela dessine des formes parfois énigmatiques que seul un oracle saurait lire, ou au contraire de simples scènes de la vie quotidiennes entendables par tout le monde.

Ah, tu regardes cette galerie de portraits. On se croirait dans les couloirs d'un château de province. Les peintures sont muettes elles aussi. Elles sont le récit des paysages intérieurs qui nous habitent. Elles racontent l'histoire d'un temps qui n'existe plus, de gens morts depuis longtemps. Portraits en pied de militaires, de seigneurs, d'évêques, portraits d'une bourgeoise assise dans son confort nouveau, portraits de paysans aux champs, des meules

de foins sur un paysage vallonné, scènes de danse autour d'un feu de la Saint-Jean. N'aies crainte. Ils ne parleront pas, ne diront rien. Leurs paroles et leur musique sont dans notre tête seulement et aucun son n'en sortira.

Je n'entends que le silence, dieu merci. Que peut-on faire quand on ne parle pas une langue sinon la forcer à nous écouter. La contraindre, la distordre et la plier en un combat sans fin ni victoire.

Tu vois, entendre ou parler, tout cela se confond et sera toujours entre nous un rendez-vous manqué. Je retourne donc à l'ombre de mon cime1ère ami, sous les ifs protecteurs de la vie sacrée, dans ce tombeau que tes mains ont creusé pour moi.

Dis ! Tu m'entends ? Tu m'écoutes ?

Philippe Constantin